



L'amour au temps du numérique

Trois livres interrogent la manière dont les sites et applications de rencontre affectent nos vies sentimentales et sexuelles. Les changements ne sont pas toujours là où on les attend

Par **XAVIER DE LA PORTE**

Dire du mal de Tinder, Meetic et autres OkCupid est un grand plaisir de notre époque. On les accuse en vrac de faire disparaître l'incertitude de la rencontre, de privilégier la sexualité sur le sentiment, d'inciter à la mise en scène de soi, aux arrangements avec la réalité, de marchandiser l'amour, de profiter aux hommes et donc de prospérer aux dépens des femmes. Tout ceci énoncé le plus souvent sur la base d'une expérience malencontreuse ou de préjugés moraux. Trois livres parus ces dernières

semaines nous permettent de mieux appréhender ce qui est devenu un fait de société. « Les Nouvelles Lois de l'amour », de Marie Bergström, est de loin celui qui apporte le plus de données. Issu d'un travail de thèse commencé il y a une dizaine d'années, il montre à quel point le recours à ces services s'est banalisé (en 2013, date de la dernière enquête nationale, 18% des personnes âgées entre 18 et 65 ans les avaient fréquentés, 25% parmi les célibataires et un couple sur douze s'était formé sur internet) et dresse un panorama très complet des pratiques. ➤

ODDIES

SOMMAIRE

p. 71
Bernanos a vu le diable
pour nous
p. 72
Nietzsche, une pensée
de la guérison

➔ Est-ce la fin de la rencontre? Certes, le mythe du *love at first sight* (« amour au premier regard ») est inopérant en ces lieux où l'on commence par élire des profils sur la base d'informations lacunaires et où l'on tchatte avant de se voir. Pour autant la rencontre physique arrive assez vite après le premier contact, et reste déterminante. Elle joue le rôle de « vérificateur » de ce qui avait été imaginé à partir des éléments échangés en ligne. On pourrait en déduire que les usagers mentent beaucoup derrière leur écran. Or les enquêtes montrent que les arrangements avec la réalité (sur le poids, la taille, l'âge) sont la plupart du temps minimes. Ce qui se vérifie est d'un autre ordre : il s'agit de constater physiquement une complicité qui s'est d'abord établie par écrit. C'est toujours en présence des corps, donc, que l'essentiel se joue, et les usagers expliquent d'ailleurs très bien les stratégies qu'ils mettent en place pour se sortir aimablement d'un premier rendez-vous qui ne répondrait pas à leurs attentes.

UNE NOUVELLE GESTION DE LA SEXUALITÉ

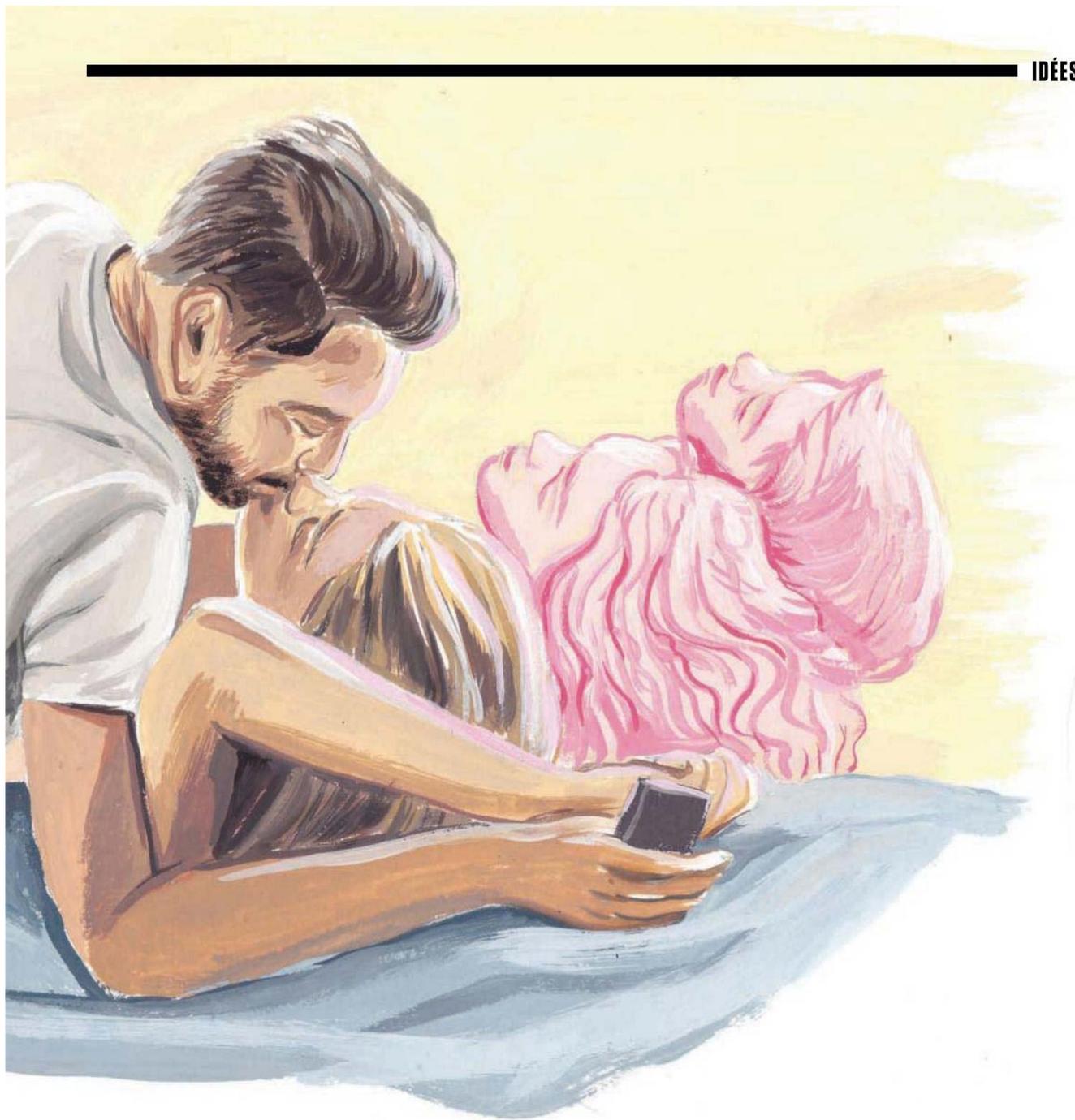
Ces services mettent-ils fin à l'art subtil de la séduction? Si l'on s'en tient aux statistiques, c'est le cas : « *Les services de rencontre abrègent [...] la période de séduction*, explique Marie Bergström. Elle invoque « *l'explicitation des enjeux : les rencontres en ligne sont bien moins ambiguës que celles qui ont lieu ailleurs* ». L'interprétation des signaux est plus simple, on sait pourquoi on est là. Mais fréquenter ces plateformes peut aussi tenir lieu d'initiation. C'est une des raisons qui permet de comprendre, selon la chercheuse, que les jeunes en soient les premiers usagers. « *Donnant la possibilité d'aborder l'autre sexe – ou des personnes du même sexe – à distance et souvent de façon anonyme, les espaces en ligne permettent de jouer au jeu de la séduction sans s'y exposer entièrement* ». Il s'agit de se former en s'amusant, la sociologue parlant même d'un « usage récréatif », « souvent intermittent ». Les jeunes filles le conçoivent comme un moyen de vérifier qu'elles plaisent, sans engagement. Les garçons y voient l'occasion d'apprendre une pratique qu'il faut maîtriser, un « entraînement ». En somme, il s'agit d'un « espace où les jeunes se mesurent aux modèles conventionnels de la féminité et de la masculinité ». On a vu plus révolutionnaire.

Peut-on y espérer autre chose qu'un « plan cul » ? « *Les relations nouées via ces services deviennent à la fois rapidement sexuelles et sont souvent de courte durée* », explique Marie Bergström. Mais pour elle, il s'agit moins de « *l'émergence de nouvelles attitudes en matière de sexualité* » que des conséquences d'un « *changement de cadre de la rencontre* ». Pour le dire autrement, ces rencontres en ligne sont plus discrètes, moins socialisées, ce qui « *autorise une plus grande marge de manœuvre dans la gestion de la sexualité* » : donc, elles « *portent moins à conséquence et facilitent ainsi les relations éphémères* ». Un peu comme sur un lieu de vacances. C'est, selon la chercheuse, l'intérêt majeur de ces services : la possibilité d'aller « *au-delà*



“LES ESPACES EN LIGNE PERMETTENT DE JOUER AU JEU DE LA SÉDUCTION SANS S'Y EXPOSER ENTIÈREMENT”

de son cercle de sociabilité ». Les jeunes s'en servent pour vivre des expériences – jusqu'au premier rapport sexuel – avec des personnes qui ne sont pas dans le même groupe d'amis, dans le même établissement. Les plus âgés, ceux qui se sont récemment séparés d'un conjoint par exemple, y élargissent un horizon qui a pu être diminué par la vie familiale et le travail. C'est aussi ce qui garantit leur succès dans les populations homosexuelles et bisexuelles (ne jamais oublier que Tinder est la version tardive, et hétérosexuelle, de Grindr, une application pour rencontres homosexuelles). Marie Bergström remarque enfin que, pour les mêmes raisons, ces services profitent à des femmes hétérosexuelles qui peuvent y assumer plus facilement une sexualité libre, sans risquer la stigmatisation. Les sites et applications de rencontre tuent-ils le couple? Pour Marie Bergström, c'est autre chose qui



se joue. Ce scénario d'une rencontre aboutissant vite à une relation sexuelle « *participe à une dissociation croissante entre conjugalité et sexualité* ». Mais ce mouvement préexiste largement à Meetic et consorts : depuis les années 1970, « *les rapports sexuels viennent sceller une entente bien plus qu'ils ne marquent l'entrée en couple* ». Ce qui permet d'expliquer pourquoi les rencontres en ligne ne sont pas forcément exclusives, du moins au début. Il ne s'agit pas là d'un « *zapping relationnel* » mais d'une inversion du rapport entre sexualité et conjugalité, « *un nouveau cheminement vers la conjugalité où les partenaires s'éprouvent avant de s'engager* ». Autre conséquence : « *L'entrée en couple n'est plus à proprement parler marquée par des actes – comme le premier baiser ou le premier rapport – mais par des mots.* » Plus que jamais, faire couple est un « *acte de langage* ». Par

ailleurs, « *contrairement à l'idée reçue, le couple n'a pas perdu sa force d'attraction* ». Si ces services profitent d'une réalité sociologique – le nombre de célibataires en France n'a cessé d'augmenter depuis les années 1960 – ils sont considérés par les usagers, notamment parmi les plus âgés, comme la possibilité d'une rencontre durable.

Prendre le contre-pied des critiques adressées aux sites et applications n'empêche pas Marie Bergström d'en examiner les biais. Ainsi de la promesse très marketing de trouver l'amour partout, indépendamment des déterminismes sociaux habituels et des codifications traditionnelles. D'abord, la sociologue observe que si, dans la première phase, il y a en effet possibilité de rencontre avec d'autres milieux, dès les échanges entamés, l'homogamie reprend ses droits (on va poursuivre ou pas la discussion en fonction de ➤➤

➔ goûts partagés, bien sûr, mais aussi du vocabulaire employé, de l'orthographe, etc.). Ensuite, dans ces soi-disant nouveaux « jeux de l'amour et du hasard », tout le monde n'a pas les mêmes chances au départ. Les plus défavorisés sont, statistiquement, les jeunes hommes hétérosexuels issus de milieu populaire, suivis de près par les femmes de plus de 50 ans – les hommes du même âge recherchent des partenaires plus jeunes. Age et classes sociales jouent à plein, comme dans la vie. Pas follement disruptif. Ces mêmes paramètres interviennent dans la manière dont se répartissent les usagers selon les sites et applications. Les *early adopters* ont d'abord été les plus aisés, parmi lesquels les nouvelles technologies étaient plus répandues. Quand au cours des années 2000, l'usage d'internet s'est démocratisé, les classes moyennes et populaires ont fait leur apparition sur les sites de rencontre, ce qui a entraîné la création de sites plus sélectifs socialement (Meetic VIP, Attractive World...) vers lesquels les happy few ont migré. On observe le même phénomène avec les applications (de Tinder vers Bumble, plus branchée parce que « féministe »). Ainsi « *très loin d'une prétendue disparition de l'autosélection à l'œuvre dans les rencontres amoureuses et sexuelles, les sites et les applications révèlent toute la force et le modus operandi de l'homogamie dans la France contemporaine* », écrit Marie Bergström.

CONFORMISME ET HOMOGAMIE

Au fond, c'est peut-être le conformisme qui est le plus frappant, y compris dans les rapports hétérosexuels qui restent fortement tributaires des schémas classiques. Il faut pour le comprendre examiner les interactions à l'œuvre sur ces plateformes : les femmes y font montre d'une réserve plus grande et laissent le plus souvent l'initiative aux hommes. D'abord parce qu'elles se sentent enjointes à une respectabilité supérieure à eux. Ensuite parce que « *les rencontres sur les sites et applications se déroulent dans l'ombre de la violence masculine* ». Ils sont considérés comme des « *espaces à risque* ». Les femmes y craignent les « *perverts* », les « *barges* », les « *mythos* ». Cette injonction à la prudence, peu justifiée dans les faits, relève selon Marie Bergström d'une « *morale sexuelle* » dont les hommes sont partie prenante puisque l'usage implicite veut, par exemple, qu'ils donnent leurs coordonnées et adresse sans demander celles des éventuelles partenaires. Les hommes doivent se montrer rassurants, les femmes prudentes. Cela participe à instituer une « *inégalité des sexes* » et un « *contrôle social de la sexualité des femmes* ». Elles ne subissent plus comme auparavant le regard de la famille ou de l'Eglise, mais « *le contrôle intériorisé est renforcé* ». Cela passe par une automodération et par une réflexion sur ses bonnes pratiques : « *Les rencontres en ligne illustrent par excellence cette exigence contemporaine qui fait du gouvernement de soi le mode principal de régulation de la sexualité.* »

Pourquoi ces lieux sont-ils au final si peu révolutionnaires ? Marie Bergström, en bonne sociologue, en réfère à leurs créateurs : « *Les services proposés sont*

À LIRE

« *Les Nouvelles Lois de l'amour. Sexualité, couple et rencontres au temps du numérique* », Marie Bergström, éditions La Découverte.

« *L'Amour sous algorithme* », Judith Duportail, éditions Goutte d'Or.

« *Sex Friends. Comment (bien) rater sa vie amoureuse à l'ère numérique* », Richard Mémeteau, éditions Zones.

élaborés d'après une certaine conception des relations amoureuses et sexuelles – ainsi que des rapports de genre – dont ces acteurs sont porteurs. La carte des rencontres en ligne est dessinée par ces concepteurs et informaticiens – des hommes hétérosexuels dans leur écrasante majorité – qui en ont inventé les mécanismes. » C'est précisément sur cet aspect du problème que le livre de Judith Duportail – « *L'Amour sous algorithme* » – apporte des précisions importantes.

La journaliste s'attaque en effet à ce qui fait le cœur de Tinder, application au succès indéniable : quels sont les critères sur lesquels se base le programme informatique pour mettre en relation les profils ? En épluchant le brevet qui décrit l'algorithme (impossible de savoir si Tinder l'utilise vraiment, cette information étant secrète, mais tout porte à le croire), elle se rend compte qu'il en résulte « *un conditionnement de la socialisation qui relève du modèle patriarcal des relations hétérosexuelles* ». Autrement dit, la manière même dont fonctionne le programme reproduit les biais d'un modèle des rapports hommes-femmes tout à fait traditionnel. De plus, par la détection de « *signaux implicites* », par l'exploration des mots-clés, par la reconnaissance faciale appliquée aux photos de profil ou même le recours à des logiciels capables d'identifier et de catégoriser les objets apparaissant sur ces photos, le programme assoit l'homogamie. Mais tout ça est fait de telle manière que l'utilisateur ne s'en rende pas compte, l'essentiel étant de préserver une « *croissance en la destinée* ».

Sommes-nous si dupes ? Dans « *Sex Friends. Comment (bien) rater sa vie amoureuse à l'ère numérique* », Richard Mémeteau livre une analyse paradoxale de cette question de l'homogamie. Nous obligeant à nous formuler à nous-mêmes les critères de ce qui nous attire et nous repousse chez l'autre (son look, ses goûts affichés, sa maîtrise de la langue...), ces services ont une « *vertu* » : « *Ils dénaturalisent nos habitudes au point de nous faire prendre brutalement conscience des efforts quotidiens et des calculs parfois mesquins que l'on opère pour rester dans un confort social, dans un entre-soi.* » Richard Mémeteau porte sur Tinder et consorts le regard du moraliste, au sens le plus noble du terme, lorsqu'il examine le reproche souvent adressé à ces lieux de créer un « *marché de la drague* ». Pour lui, ça n'est pas le cas, un marché supposerait des échanges tarifés. Si on a recours à cette métaphore, c'est surtout parce qu'inscrire ces pratiques dans le mercantilisme nous dédouane d'aimer nous y livrer ou de constater que les autres aiment s'y livrer : « *La raison d'être de cette métaphore est secrètement puritaine : le marché, à tout prendre, c'est moins sale que le sexe.* » Néanmoins, on ne peut nier que ces plateformes gagnent de l'argent – et beaucoup – sur le dos de la rencontre amoureuse. Ce qui amène Mémeteau à cette évidence rarement formulée si clairement : « *Si les applications de rencontre marchaient vraiment, elles deviendraient vite inutiles.* » Pourquoi confier nos vies amoureuses à une industrie qui fait de l'échec le cœur de son modèle économique ? Cette question, il faut nous la poser à nous-mêmes. ■